

Débat autour du livre de Philippe Aziz : *Le paradoxe de Roubaix*

Avec la participation de

Philippe Allienne,

journaliste à Autrement dit;

Luc Hossepied,

journaliste à C9 Télévision;

Pascal Percq,

journaliste à Nord-Éclair;

Michel David,

adjoint au maire de Roubaix;

Georges Voix,

*président de la section roubaisienne
de La Ligue des droits de l'homme*

Philippe Allienne : Le livre de Philippe Aziz est une bonne illustration, voire un cas d'école, de la façon dont on parle de l'immigration dans les médias. Il n'est sans doute pas représentatif de toutes les façons d'exercer le journalisme, mais à travers lui, on s'interroge sur certaines formes de journalisme qui ont tendance à se développer. Encore qu'il faut faire très attention avec ce genre de discours sur le déclin du journalisme, car cela revient à dire qu'il y a eu un âge d'or du journalisme et puis, soudainement, que ce métier est devenu tout et n'importe quoi, notamment à partir du début des années 1990, avec la guerre du Golfe, le faux charnier de Timisoara, et l'affaire du cimetière de Carpentras. C'est vrai que nous, les journalistes, travaillons beaucoup dans l'urgence. Nous sommes confrontés, notamment dans la presse écrite, aux contraintes imposées par les formats, même si c'est vrai pour la télévision et pour la radio.

Mais ce qui est paradoxal, c'est que le livre d'Aziz tombe dans les mêmes dérives. C'est comme si Philippe Aziz avait été pressé et avait eu peu de place pour s'exprimer, ce qui n'est pas le cas, d'où le problème de ce livre. En fait, il a trop d'a priori, il sait ce qu'il va écrire à l'avance. L'a priori, c'est d'abord qu'il prend la ville de Roubaix comme symbole de la ville d'immigrés, surtout musulmans. Il cite le chiffre de 52 % de musulmans, donc plus de la moitié de la population. La ville de Roubaix a réagi, et on a constaté que le chiffre était erroné. Dès la couverture, il y a des préjugés : elle représente des musulmans priant dans la rue, donc il y a l'idée de débordement, l'idée d'invasion. Or la photo n'est pas prise à Roubaix mais à Paris, dans le quartier de la Goutte d'or. Ce n'est pas très important, mais

Le paradoxe de Roubaix
est paru aux éditions Plon, 1996

c'est symbolique! C'est comme le bandeau de présentation : sur fond rouge, on lit "La France musulmane". Alors, l'Islam, pour Philippe Aziz, qui se dit musulman lui-même, représente un danger pour notre démocratie. Il y a aussi quelques paragraphes contre l'ancienne Union soviétique, contre le communisme, menace pour notre forme de démocratie et pour notre société.

Pour rendre son message crédible, il va donner des faits qui sont avérés ou plus ou moins avérés. Il parle d'abord d'un congrès clandestin à Halluin, près de Roubaix, en 1990, ensuite de l'affaire du désenvoutement d'une jeune fille en 1994 et d'une affaire de racket chez les commerçants maghrébins de Roubaix. Il parle aussi d'un trafic d'armes, ce qui devient grave parce qu'il avoue, dans son livre, ne pas être en mesure de prouver ce qu'il écrit. Il a lu cela, peut-être dans un journal, ou il l'a entendu dire, mais lui, qui dit avoir passé un an à Roubaix, n'a pas eu le temps de vérifier ses sources. Et avec ces faits, plus ou moins vrais, plus ou moins vérifiés, il stigmatise les personnes issues de l'immigration.

« avec ces faits plus ou moins vrais, il stigmatise les personnes issues de l'immigration »

Philippe Aziz dit aussi que l'Islam, au départ, est une religion de paix, mais que l'Islam qui gagne beaucoup de terrain à Roubaix est un Islam politique, donc dangereux.

Enfin, il interroge des gens, connus à Roubaix, et leur fait dire ce qu'il veut. Il va même jusqu'à se présenter sous de fausses qualités, ce qui est interdit d'un point de vue déontologique quand on fait ce métier. Il parvient même à piéger le recteur de la mosquée de Lille-Sud, qu'il présente comme l'imam de la mosquée alors qu'il n'en est rien.

A la sortie du livre, il trouve du soutien chez les intellectuels. Mais regardons cela de près. En page de garde de ce livre, on lit une dédicace, un remerciement à Claude Imbert et Jean-François Revel, respectivement directeur et éditorialiste du *Point*. Je cite l'ouvrage : « *Amis de toujours qui furent à l'origine de cette aventure* ». C'est le cœur du problème : Aziz est cautionné par des intellectuels connus. Mais ce ne sont pas n'importe lesquels, ce sont ceux du *Point*. Et, comme par hasard, Aziz travaille avec la direction du *Point*. Voilà les effets pervers de ce livre et de la méthode employée.

Essayons d'analyser le fonctionnement du *Point* par rapport à la publication du livre. D'abord, dans l'hebdomadaire, il y a un dossier constitué d'une longue interview de Philippe Aziz, une interview complaisante, bien sûr, où on fait de l'auteur du livre un sociologue éminent et compétent, bref un spécialiste. Un spécialiste en quoi ? En intégration ? En religion ? En islamisme ? On ne sait pas trop. Le dossier est ensuite composé d'encadrés, où la parole est donnée à des Roubaisiens. Mais c'est là qu'est l'effet pervers, puisqu'on s'aperçoit que certaines personnes n'ont pas été directement interrogées par *Le Point*. On reprend, en fait, leurs propos publiés dans le livre de Philippe Aziz, enregistrés dans des conditions douteuses. Donc *Le Point* ne cherche pas à vérifier l'information et, de fait, joue le même jeu qu'Aziz : il part d'un a priori et le

conforte. Ensuite, ce dossier (interviews, articles encadrés, photos) est commenté dans l'éditorial de Jean-François Revel, dont la notoriété n'est plus à faire, qui parle de l'ouvrage comme d'un ouvrage de vraie sociologie, en rupture avec la sociologie ambiante, bavarde et idéologique.

Enfin, *Le Point* fait sa propre campagne de publicité (ce qui est normal) en ciblant sur le Nord. Le premier effet, c'est que la campagne du journal va, bien entendu, servir les intérêts du livre et ceux de sa maison d'édition. Le deuxième

« des journaux se sont laissé prendre et ont écrit des articles sans esprit critique pour présenter ce livre »

effet, qui me paraît encore plus pervers, c'est que même dans la région Nord-Pas de Calais, des journaux se sont laissé prendre et ont écrit des articles sans esprit critique pour présenter ce livre, en disant qu'il y avait une bonne analyse de la situation. Ils sont quand même tombés dans un piège assez curieux. Un journaliste vient de Paris, il regarde Roubaix comme un ethnologue, et il dit : « *Eh bien ! moi, comme j'ai du recul, je vais vous dire ce qui se passe à Roubaix* ». Et les journalistes locaux ne cherchent pas plus loin et reprennent ses propos. Comme il y a un livre qui sort sur la région, ils pensent que c'est normal d'en parler, mais comme ils n'ont pas le temps de le lire, et comme c'est présenté de façon intéressante et crédible par un hebdomadaire lui-même crédible et sérieux, ils reproduisent tout tel quel.

Je suis un ancien élève de l'École supérieure de journalisme de Lille, et un des premiers exercices que j'ai fait, c'est d'écrire un article sur Lille. Quand on est jeune journaliste, ou encore étudiant, qu'on n'a pas de méthodes, c'est pas évident. On se demande comment on va faire. Le piège à éviter, c'est de se balader dans les rues de Lille, de rentrer chez soi et de décrire ce qu'on a vu, sans forcément comprendre *a fortiori*. En fait, il faut effectivement aller dans les rues, mais il faut aussi entrer dans les cafés et aller vers les gens qui ont l'information. Bien sûr, il faut "désinstitutionnaliser" l'information, mais il faut aussi savoir aller la chercher là où elle existe.

En l'occurrence, Philippe Aziz pouvait disposer d'autres chiffres que ceux qu'il a donnés dans son livre. Il y en a à Roubaix et il y en a à l'Insee. Il pouvait les utiliser, les interpréter et les analyser autrement. Quand il dit avoir passé un an à Roubaix, bien sûr, peu de personnes sont dupes. On peut donc s'interroger sur sa démarche et sur ses motivations réelles. Est-ce qu'il vient vraiment pour prendre l'odeur de Roubaix, ou est-ce qu'il vient pour rencontrer les gens et pour discuter avec eux ?

Où va l'information ? Quel avenir réserve-t-on à notre métier et à nos journaux ? A qui faut-il donner la parole ? Qui faut-il aller voir ? Vers quelle forme de journalisme va-t-on ? Est-ce qu'on ne doit pas aller vers une forme de journalisme plus spécialisée, qui fasse intervenir de nouvelles méthodes, qui aille plus près des gens, qui prenne davantage de temps, qui fasse des interviews plus longues et sur le terrain ?

Pascal Percq : Je suis correspondant du *Point* dans la région. Comment fonctionnent les médias ? Il ne faut pas nous voiler la face. Il y a une vieille recette, qui ne date pas d'aujourd'hui, dans les médias, qui consiste à utiliser la peur et l'exploitation de la peur. Il y a eu le péril rouge, ensuite le péril jaune, et aujourd'hui le péril islamique. On a dans nos médias l'exploitation de la peur vis-à-vis de ces périls. Et il ne faut pas s'étonner que des intellectuels, comme Jean-François Revel, qui ont hier utilisé le registre du péril rouge, ensuite du péril jaune, fonctionnent de la même façon avec le péril islamique. Je m'interroge sur le mode de fonctionnement dans les médias. La question que pose Aziz, c'est : est-ce qu'il y a un péril islamique en France ? L'affaire Kelkal semble dire oui pour la première fois. Pour la première fois, des jeunes des banlieues sont capables de prendre des armes et d'être dangereux. Dans les rédactions, on se dit : est-ce que oui ou non il y a un danger ? Et on est divisé, les uns disent oui, les autres disent non. Et on va voir sur le terrain. Moi, sur le terrain, à Roubaix, j'apprends qu'il y a un journaliste du *Point* qui fait une enquête sur le problème de savoir si Roubaix est une ville dangereuse. Généralement, quand un journaliste du *Point* vient dans la région, il me passe un coup de fil. J'appelle la rédaction pour savoir si c'est le cas. Ils me disent qu'il n'y a personne du *Point* actuellement dans le Nord. Mais peu après, une association me dit que le journaliste en question se nomme Aziz. Je repars au *Point* et on me dit : « Il y a effectivement un pigiste, qui s'appelle Aziz, qui travaille sur ce secteur. » On se rend compte qu'Aziz est la fois considéré comme quelqu'un du *Point* et quelqu'un d'extérieur au *Point*. Si on lit sa biographie, on se rend compte qu'il a travaillé sur les nazis et les skinheads, sur l'exploitation du registre de l'émotion et du sensationnel, mais de façon construite. Et il a une caution morale, puisque quelques intellectuels, à qui il livre ses travaux, disent que c'est intéressant. C'est vrai que Jean-François Revel pense qu'il y a un danger islamique qui menace la société. C'est sa vision. Elle est très répandue cette vision ! Elle n'est pas seulement le fait de journalistes, elle est très présente dans la société française et chez les intellectuels français.

« c'est vrai que Jean-François Revel pense qu'il y a un danger islamique qui menace la société »

Quand le livre sort, je comprends tout et j'appelle *Le Point*. Le directeur-adjoint de la rédaction me dit : « Ecoute, c'est un objet extérieur à la rédaction du *Point*. C'est un accord entre la direction et un éditeur ». Quand je rencontre l'éditeur, je lui dis : « Mais qu'est-ce qui vous a pris ? » En fait, c'est lui qui a commandité Aziz, pas le journal. Et ce n'est pas le journaliste qui a fait une proposition à l'éditeur, mais l'inverse, parce que le thème fait vendre, surtout si on pose la question : est-ce qu'il y a un danger islamique en France ? Aziz pense que du côté de Roubaix, il va bien trouver quelque chose. Il vient donc faire une enquête. Et tout va bien se passer pour lui. Quand on lit le livre, on se rend compte que les gens qu'il rencontre sont très gentils et vont tout naturellement dans le sens de ses questions. Et il faut voir le traitement rédactionnel ! Il ouvre son magnétophone, il enregistre et il a deux ou trois chapitres qui sont sans

traitement rédactionnel ! Ces enregistrements nourrissent le bouquin. Moi, je dis à l'éditeur qu'il y a quand même un moment où un travail de réécriture s'impose. Le langage oral et le langage écrit, ce n'est pas la même chose. Mais l'éditeur me dit qu'ils ont voulu préserver le langage oral pour garder l'authenticité de la parole des gens rencontrés. Je ne veux pas faire du mal et dire des choses désagréables aux élus qui se sont fait piéger par Aziz, car dans les textes, dans ce qui a été reproduit, à mon avis, il y a des choses qui sont déformées par Aziz.

« Aziz, c'est un rapace qui vient rafler la mise médiatique d'une situation complexe »

Après la parution du livre, certains faits divers vont comme attester les arguments d'Aziz. C'est par exemple une fusillade, qui a lieu rue Henri-Carette à Roubaix, qu'on impute à des réseaux islamistes. Quand j'apprends, une fois que la PJ et le Parquet s'expriment, que les auteurs de la fusillade sont, au fond, des *desperados* plutôt que les membres d'un réseau islamique, j'exige du *Point* qu'on dise qu'il n'y a jamais eu de réseau à Roubaix, mais qu'il y a eu des actes individuels violents, qui ne sont pas l'illustration de l'existence d'un réseau.

Michel David : J'ai été interpellé dans cette affaire Aziz, d'abord parce que j'ai été interviewé, et parce qu'après j'ai été amené à préparer la réponse de la ville de Roubaix par rapport à cet ouvrage. Il faut d'abord avoir le courage de reconnaître que si Aziz a pu faire ce livre, c'est en s'appuyant sur nos propres faiblesses. La faiblesse principale, c'est de ne pas valoriser et de ne pas médiatiser ce qui se fait dans une ville comme Roubaix. Finalement, Aziz, c'est un rapace qui vient rafler la mise médiatique d'une situation complexe. Pour faire son livre, il s'appuie sur une situation de crise qui est l'affaire Kelkal. Et la chance, pour lui, va faire, qu'au moment où il sort son livre, un fait divers, la fusillade de la rue Carette, a lieu. Ce fait divers semble accréditer sa thèse. Aziz s'installe comme le représentant légitime du savoir et de la vérité là-dessus. Alors que, sur ce sujet, il y a d'autres sociologues, des vrais, ou d'autres journalistes, des vrais, qui ont fait des travaux sur cette question et qui auraient pu être interviewés. Je crois qu'on a affaire à une pratique qui n'a rien à voir avec la déontologie journalistique et qui n'a rien à voir avec la sociologie.

Georges Voix : Sur l'affaire Aziz, le premier point, c'est qu'en général, je vois passer dans mes locaux tous les chercheurs qui viennent à Roubaix, parce qu'ils viennent chercher une information, des chiffres, le contexte et les faits. Je vois aussi passer quelques journalistes, pas tous malheureusement. Je n'ai jamais vu Aziz qui dit avoir passé un an à Roubaix.

Le second point, c'est qu'on s'aperçoit que la télévision et Aziz travaillent de la même manière. A la télévision, on voit des extraits où on voit des gens masqués, et, juste après, des gens bien cravatés. Le livre d'Aziz est fait de la même manière. La première partie du livre, ce sont des interviews de jeunes qui s'appellent Rachid ou Mohamed, qui disent "nous", et qui ont des discours délirants. On a l'impression d'une masse anonyme qui veut tout casser. Dans l'autre partie, on a des individus qui ont des noms, des prénoms, qui disent "je"

et qui sont parfaitement intégrés. Mais on se rend compte que l'intégration qu'ils représentent n'est rien par rapport à cette masse qui se presse derrière et qui est d'une violence extrême. Et c'est la même construction qu'à la télévision. C'est le fantasme de la masse. D'ailleurs, on voit une photographie de voitures qui brûlent, avec les discours de jeunes anonymes qui délirent et qui sont considérés comme les symboles de la jeunesse.

Luc Hossepied : L'affaire Aziz m'amène à réfléchir sur la notion de proximité. Je travaille dans une télévision de proximité, et on n'aborde pas de la même façon un sujet quand on sait qu'il y a un retour de bâton immédiat. Alors, le retour de bâton, cela peut être le coup de téléphone, la lettre d'injures, la lettre de félicitations. Ce n'est pas comme le Parisien qui joue la politique de la terre brûlée, qui vient en parachute et qui repart le lendemain.

Prenons l'exemple de Lille-Sud. S'il y a des émeutes, et qu'on doit y aller, il faut penser qu'on doit aussi y aller dans deux jours, au centre social, parce qu'il y a un cours d'alphabétisation. Du fait de la proximité, on n'a pas la même vision du quartier et on est théoriquement davantage intégré à la réalité des gens. C'est sûr qu'il y a des quartiers où le fait d'être proche nous facilite les choses. Les gens du quartier nous disent : « Ah oui ! vous, vous n'êtes pas "pourris". » Parfois, malheureusement, dans certains quartiers, on nous dit : « Vous êtes aussi "pourris" que les autres. » Ce sont les quartiers où la caméra a fait des dégâts. Et sortir une caméra dans des lieux chauds, où une caméra a déjà produit des effets négatifs, c'est très difficile. D'abord, les gamins ont complètement maîtrisé l'outil médiatique, ils ont compris que plus ils gueulaient fort, plus on était tenté d'écouter leurs propos. Ne pas se laisser prendre à ce piège, c'est déjà bien. Deuxièmement, il faut savoir rendre la caméra discrète, rencontrer des gens sans elle, pour voir qui a le discours le plus cohérent, et puis la sortir au moment de l'interview ■

*Débat enregistré le 6 décembre 1996
au Centre international de la communication de Roubaix*